



PISTES D'EXPLOITATION



Confronter les élèves avec ce phénomène de la puberté, qui peut être fort désorientant, et expliquer l'évolution qu'il a connu, intervenant aujourd'hui plus tôt qu'auparavant. Quelles transformations implique-t-il, pour quelles répercussions psychiques ?

Le thème du premier amour est dans Junior un peu particulier et pose la question de l'amitié entre un garçon et une fille : peut-elle se transformer en amour ? Qu'est-ce que cela change ?

La réalisatrice de Junior concrétise directement à l'image le changement fondamental qui frappe la jeune Justine – et qui est tant physique que psychique. Évoquer d'autres formes de représentation approchantes, comme le *Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, dont le héros ne vieillit pas, tandis qu'une peinture le représentant s'abîme de tous ses méfaits. Étendre le motif de la métamorphose, tel qu'a pu l'envisager Kafka par exemple.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

Rédaction : Christophe Chauville

Anne Flageul / Eloïse Ladan - Association Côte Ouest

1 rue Boussingault - BP 31247 - Brest Cedex 1 - 02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr - www.filmcourt.fr



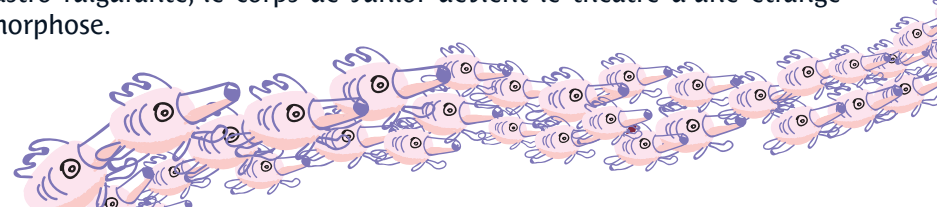
Dès 13 ans MINES DE RIEN

JUNIOR Julia Ducournau



21' / 2011 / France

Justine, dite Junior, est un garçon manqué. Lorsqu'on lui diagnostique une gastro fulgurante, le corps de Junior devient le théâtre d'une étrange métamorphose.



On a rarement vu dans le cinéma français – pour ne pas dire jamais ! – le thème de l’adolescence traité comme il l’est dans le premier film de Julia Ducournau, ancienne étudiante de La Fémis. Même s’il s’agit d’un thème rebattu, tout spécialement en court métrage, la réalisatrice aborde avec énergie et humour ce qu’on désigne parfois comme étant “l’âge ingrat”, en n’écartant aucunement le côté trivial dont il est souvent synonyme, surtout à notre époque, et en convoquant des éléments que l’on trouve d’ordinaire dans un tout autre style de cinéma, non naturaliste puisqu’il s’agit du fantastique, sinon même du gore.

Junior, treize ans, n’est pas un garçon, comme on pourrait s’y attendre, mais répond au doux prénom de Justine. Mais la douceur ne fait pas exactement partie de l’univers de ce véritable garçon manqué, comme le spectateur s’en rend vite compte. Fan de catch (voir les posters qui ornent les murs de sa chambre), chaussée de gros godillots et invariablement nippée en sportswear, Junior traîne avec sa bande de potes du collège et les premières scènes du film insistent intentionnellement sur un aspect peu ragoutant de sa “personnalité”, qui correspond aussi à la réalité de l’adolescence et se voit peu fréquemment représenté à l’écran : c’est aussi l’âge des appareils dentaires où se coïncident des parcelles de nourriture, l’âge d’une hygiène parfois douteuse, donc, et de problèmes de peau souvent disgracieux.

La musique de type heavy metal utilisée pour le générique du début correspond bien à cette posture irrévérencieuse adoptée par la jeune réalisatrice. Mais derrière le côté “rentre-dedans” de son écriture, dans les dialogues comme dans les situations, qui **évoquent un certain cinéma américain et les pieds de nez d’une nouvelle génération de “cinéastes garnements”**, Julia Ducournau porte un regard extrêmement singulier et très pertinent sur cette période charnière. Ce qui l’intéresse n’est pas le rapport aux parents ou à l’institution scolaire, thème qui ne sont qu’effleurés (mais avec une bonne dose d’humour, mention spéciale à l’excellent Bernard Blancan dans le rôle du prof débonnaire), mais le phénomène de la transformation, physique et mentale, qui se produit alors et qui agit comme un tsunami pour des organismes et des façons de penser sortant tout juste de l’enfance. L’option de traitement de ce motif du changement du corps féminin sort indéniablement de l’ordinaire : on entend parler de premières menstruations, de taille de la poitrine et l’on pense donc évoluer dans des sentiers bien balisés. À tort, car la réalisatrice choisit de montrer la violence du bouleversement par **une grammaire cinématographique parodiant le film d’épouvante** (quand la mère de Justine/Junior monte les escaliers pour aller jusqu’à la salle de bains, ne sachant pas ce qu’elle y trouvera), puis en trouvant une forme d’expression proche des films du Canadien David Cronenberg dans sa première période, très organique et effrayante à la fois.

La naissance de la féminité de Justine, que chacun peut constater avec la même stupéfaction que ses camarades à son entrée en classe, se produit du jour au lendemain, ce qui ne correspond pas exactement aux processus que l’on connaît dans la réalité, mais restitue sa possible violence pour un esprit de très jeune fille. Une apparence de monstruosité se traduit dans les craquellements de la peau, représentés sous des attraits volontiers gore lorsque l’adolescente est dans sa baignoire, et plus métaphoriquement par l’intermédiaire de ce liquide visqueux, et en tout cas inquiétant, qui s’écoule et qui peut aussi représenter, dans la dernière séquence, les oripeaux de l’enfance et de l’“asexualité” dans laquelle se reconnaissait Junior et qu’elle délaisse alors. On pense alors aux toiles de Francis Bacon, avec ces flaques coulant des personnages et suggérant le double, l’ombre, la facette cachée.

Ceci établi, Julia Ducournau nous invite à constater combien Justine tient à garder, malgré son changement d’apparence, le caractère bien trempé de “Junior” : elle n’hésite pas à faire le coup de poing envers un camarade qui manque de respect à sa sœur aînée et c’est bien celle qui s’opposait avec véhémence aux lolitas apprêtées de sa classe que l’on retrouve là... Son rapport aux garçons change toutefois, puisque son “meilleur ami” la regarde différemment : leur complicité demeure mais il ne la trouve plus du tout “moche” ! **Une impression que chacun reconnaîtra et qui donne à ce premier film bourré de vitamines un parfum universel.**

